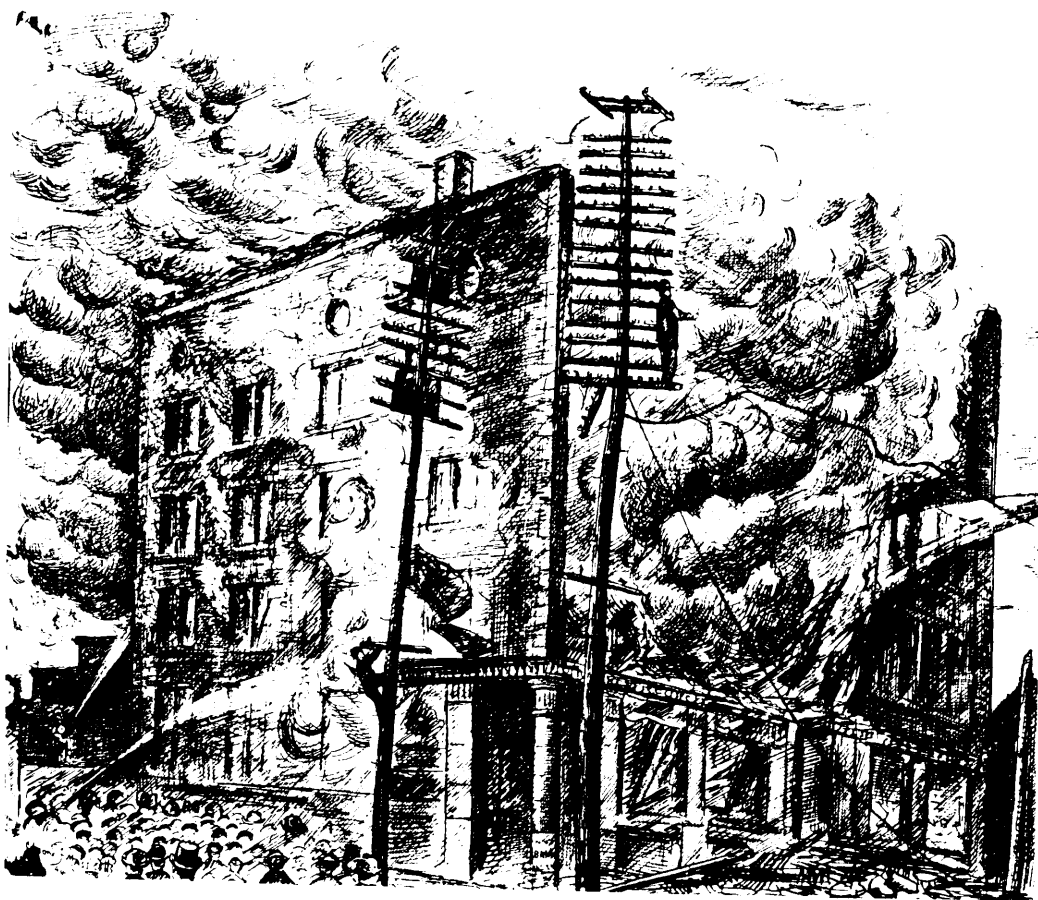




MONTREAL. — INCENDIE DE LA MAISON LAPORTE & MARTIN
D'après un croquis de Edmond-J. Massicotte)

Nous publions une vue du grand incendie qui vient de détruire l'important établissement de MM. Laporte et Martin, épiciers en gros, coin des rues Notre-Dame et des Seigneurs. Le feu s'est déclaré vendredi matin vers 4 heures et la vue que nous publions a été prise vers huit heures du matin. Le vaste édifice avait cinq étages et est complètement détruit ; pertes, \$200 000 couvertes partiellement par les assurances. La banque des Marchands, d'Halifax, MM. McDuff, architecte, Larose, agent d'immeubles, et un bureau de poste étaient également installés dans l'édifice. On n'a pas eu, heureusement, à déplorer d'accidents, quoique nos braves pompiers aient couru les plus grands dangers pendant ce terrible incendie.

L'INDIFFÉRENTISME LITTÉRAIRE AU CANADA



Il est un vice qui, par son extension rapide et par ses conséquences funestes, détruit chez un peuple tout ce qui est noble, grand et beau.

Comme le flot écumeux de la mer rongé par le petit à petit les rochers de la rive, ce mal dévore les meilleurs fruits de l'intelligence, et cela avec une insatiable inquiétude.

Nous voulons parler de l'indifférence en matière littéraire.

Il nous est complètement inutile de faire l'apologie de la Littérature, d'en montrer les divines origines et la haute mission, d'en raconter les phases remarquables et d'en admirer les gloires si pures, mais nous ne pouvons cependant nous empêcher de dire que la Littérature est le miroir qui reflète le plus fidèlement les actes bons ou mauvais de toute nation, et qu'elle lui est à ce titre un complément nécessaire.

Chaque peuple a son histoire, et on se sert pour la raconter d'un ordre d'idées imprimées avec clarté, tel est le rôle de l'historien. Celui-ci reçoit de la Littérature les moyens dont il se sert pour exalter les gloires de sa patrie, et sous les yeux de sa bienfaitrice, il écrira des pages immortelles et toutes brûlantes de l'amour du pays natal.

Souvent l'homme a besoin d'épancher ses tristesses et ses chagrins ; son cœur est comme une

coupe qui, trop remplie, déborde. La poésie, entendant ses plaintes, volera vers lui, le couvrira de son manteau tout brillant d'or et de pierres précieuses, et lui fera boire une liqueur suave et divine qui répandra dans tout son être comme une vie nouvelle, une ardeur jusqu'alors méconnue.

L'histoire et la littérature ne sont que deux parties de cet ensemble sublime qu'on appelle la Littérature, et cependant les siècles passés sont là pour attester leur puissance et leur souveraineté sur les actions des peuples. Homère chez les Grecs, Virgile chez les Romains, et Moïse chez les Hébreux sont les trois personifications littéraires les plus parfaites de l'antiquité ; tous trois ont paru à la naissance de leur nation respective, et une même poésie, une même parité de sentiments et d'idées se trouvent dans leurs ouvrages, malgré leur différence de cultes.

Ceci établi que la littérature est nécessaire à la formation et à l'existence de toute société et que chaque individu trouve en elle la force et la paix qui lui manquent, concluons en disant que tout ce qui tend à arrêter la pratique et les progrès de cet art divin doit être renversé et brisé.

Or le vice que nous avons signalé au commencement de cet article empêche parmi nous l'extension de la Littérature et cause au progrès de notre nationalité un tort qui dans quelques années deviendra irréparable.

Donc que tous ceux qui se sentent remplis du feu de l'enthousiasme et qui rendent à l'Art un culte d'admiration livrent une guerre acharnée à l'ignorance.

Il est temps, grandement temps, que nous élevions la voix, et que nous disions à la multitude : " Prends garde, l'ennemi est là ! " Et cet ennemi, bien plus dangereux qu'on ne le croit, c'est le mauvais goût, c'est l'amour de l'or, c'est l'intempérance, en un mot, l'abrutissement absolu.

Notre nation, née sous l'égide puissante de la Foi, a grandi avec une force étonnante et toute providentielle ; la croix que planta Jacques Cartier sur la rive du grand fleuve a couvert de son ombre protectrice les premiers établissements des colons, et le sang répandu de nos courageux missionnaires a rendu sainte cette terre à laquelle nous avons voué un amour éternel.

Nos premiers pas dans la voie du Temps ont laissé des traces ineffaçables, et à peine trois cents ans sont-ils disparus dans le gouffre mystérieux de

L'Eternité, que déjà la Gloire vient à nous, radiante et brillante, pour nous conduire vers le temple sacré de l'Immortalité.

Notre passé, qui fut grand, nous présage un avenir plus grand encore, et nous avons le droit de nous confier à ses nombreuses promesses, si toutefois nous savons profiter du présent.

La manie de politiquer à tort et à travers, le mauvais goût du peuple, la critique grossière et malhonnête d'un trop grand nombre de nos journalistes, de ceux surtout qui ne reconnaissent chez leurs rivaux ou leurs adversaires que l'individualité seule ; les dissensions regrettables qui surviennent trop souvent entre les ministres de la paix et de l'amour et les mandataires de l'autorité civile, discordes d'où résultent toujours de fâcheuses conséquences ; les questions de races suscitées simplement dans un but politique ; les ravages de plus en plus rapides de l'anglicisation, mal que nous semblons prendre plaisir à répandre par nos actes ; la jalousie basse et incompréhensible que nous portons à ceux qui, parmi nous, s'élèvent au-dessus du commun par la seule force de leur travail : le langage anglo-français que nous parlons et qui n'a avec le français si pur de Corneille et de Racine qu'une parenté lointaine ; l'amour effréné du luxe, la fièvre de l'or, tels sont les traits les plus frappants de la présente époque.

En voyant ce triste état de choses, n'avons-nous pas le droit de craindre pour notre avenir ? L'héroïsme de nos pères, la gloire de notre passé, notre titre de Français et de catholiques, tout nous oblige de réagir dès maintenant contre la situation actuelle et de détourner, par des moyens invincibles, ce courant dangereux qui nous entraînerait infailliblement dans l'abîme de la honte. Et quels sont les remèdes ? Donner aux lettres et aux arts l'encouragement nécessaire, en établissant de grands concours littéraires et artistiques et en créant, dans les principales villes, des bibliothèques publiques où le peuple, trop pauvre pour s'abonner aux revues et acheter des livres, ira s'instruire et développer ainsi chez lui l'amour du Vrai, du Bon et du Beau.

Nos voisins, les Américains, sont plus pratiques que nous ; tout en donnant à leur industrie et à leur commerce un intérêt majeur, ils ne négligent pas néanmoins les travaux de l'esprit et établissent en conséquence ça et là des institutions pleines de sève et d'avenir où la littérature et les beaux-arts abandonnent libéralement leurs trésors inestimables à ceux qui les cherchent et les apprécient.

Dans des villes qui comptent tout au plus cinq à dix mille habitants la bibliothèque publique existe et est ordinairement très fréquentée ; c'est que les Américains comprennent qu'une nation ne peut prétendre à devenir grande si elle ne rend pas à l'intelligence les honneurs et les hommages qui lui sont dus.

Montréal, une ville d'au moins deux cent mille âmes, ne possède qu'une seule bibliothèque publique et encore se soutient-elle avec beaucoup de difficultés.

L'Institut Fraser est une institution anglaise et est conséquemment de peu d'utilité aux Canadiens-français ; cependant ces derniers composent les trois quarts de la population de Montréal.

N'est-ce pas là un signe évident de notre indifférence pour l'Art ?

Certes la création d'une bibliothèque publique exigerait de nous de grands sacrifices, mais quand l'intérêt général le commande, hésiterions-nous ?

Est-ce que Montréal, qui possède des revenus énormes, ne peut créer après plus de deux cents ans d'existence ce que des petites villes américaines, nées d'hier, ont pu établir ?

Si nos citoyens comprenaient l'importance pratique de ces bibliothèques publiques et savaient encourager les travailleurs de l'Art, notre ville prendrait bientôt un cachet littéraire et artistique que lui envieraient bien des villes du vieux continent, car le sol est riche, et cultivé quelque peu, il produirait des fruits merveilleux.

Pierre Bidard